

# Aux jouvencelles de chez nous

Autor(en): **Marcel, André**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **59 (1921)**

Heft 15

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-216344>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## AUX JOUVENCELLES DE CHEZ NOUS

Vous désirez paraître belles.  
Nous le savons, Mesdemoiselles,  
C'est là votre péché mignon;  
N'allez pas vous écrier : « non ! »  
Car ce seraient peines perdues,  
Vous ne seriez pas entendues.  
Puis : être jolie, est-ce mal ?  
Du tout, ce n'est point immoral :  
La beauté vous donne vos charmes  
Après vos sourires, vos larmes.  
Je m'érige en prédicateur,  
Je suis gentil, n'ayez pas peur :  
Je vous permets d'être coquettes,  
D'aimer les chiffons, les toilettes.  
Mais ayez donc par-dessus tout  
Un peu de cœur, un peu de goût.

Vous me le permettez, je pense.  
C'est par le goût que je commence.  
Auriez-vous songé, par hasard  
Qu'un visage couvert de fard,  
Qu'une figure bien poudrée,  
Qu'une bouche très colorée,  
Que des yeux de noir foncé, peints,  
Que des cils et des cheveux teints,  
Que tout ce barbouillage, en somme,  
Vous fait trouver belles de l'homme ?  
Vous direz : « Au village, non,  
Mais... à la ville c'est selon. »  
Eh bien ! moi, je suis de Lausanne,  
Et réponds que la colophane  
Dont vous vous enduisez parfois  
Dégoûte de votre minois.

Je suis de la ville, et proclame  
Qu'on préfère une simple femme  
D'un teint simplement naturel,  
Au coloris artificiel  
Sur lequel rarement on ose  
De crainte d'en ôter le rose  
Y mettre un baiser, même prompt,  
Qui laisserait un petit rond  
Dans la couleur et dans la poudre.  
Le Vaudoise qui se saupoudre  
Devrait le faire sagement  
Ou ne jamais prendre d'amant,  
A moins d'en posséder un sage,  
Ayant la vertu, le courage  
Le soir de ne pas dégoûter  
Là... sur votre joue, un baiser.

Causons maintenant du costume :  
Un grand décolletage enrhume,  
Que ne le portez-vous petit,  
Puisque personne l'interdit !  
Si le talon haut vous torture,  
Si la marche vous semble dure,  
Que diable ! ne vous gênez pas,  
Trottez avec des talons bas !  
 Vos jambes garderont leurs formes,  
 Vos pieds ne seront plus difformes.  
 Vos corps n'en seront pas moins  
 Aimez le costume vaudois, [droits !  
 Mettez-le, toutes les personnes  
 Là-dedans vous trouvez mignonnes,  
 Et j'ai déjà des amis prêts  
 A vous croquer sous vos bonnets.

Quand l'amour tressaille en vos âmes  
Vous êtes plus aimables femmes  
Que lorsqu'au cœur vous n'avez rien.  
La passion vous sied fort bien.  
Abandonnez les moqueries  
Pour redevenir attendries ;  
Ils sont plus doux, plus gracieux  
Humectés par les pleurs, vos yeux  
Comme d'une rosée, humides.  
Ils sont plus beaux que ces yeux vi-  
Ou se pavane la froideur, [des  
Où ne passent ni la douleur,  
Ni l'éclair d'une joie ardente,  
Où l'on sent que l'âme est absente.  
Le vrai moyen de s'embellir  
C'est d'aimer toujours et souffrir.

Ne soyez point des automatés.  
Soyez des femmes délicates,  
Ayez du goût, ayez du cœur,  
Car nous adorons la pâleur  
Qu'un chagrin vous occasionne,  
Ou bien le rose que vous donne  
En vous effleurant, le plaisir.  
Délaissez l'ignoble désir  
De vouloir être des mondaines.  
Allez, vous n'êtes pas vilaines,  
Étant jeunes, pas n'est besoin  
Qu'on vous grime avec tant de soin ;  
Un tableau vaut-il la nature ?  
Mais non ! croyez-moi, sans peinture,  
Sans la poix dont on vous enduit  
Vous êtes plus belles. — J'ai dit.  
André MARCEL.

## LE MAJOR DAVEL

Voir de la campagne.



QUOIQUE les déplacements soient difficiles maintenant, par le temps qui court (on n'a ma foi plus vingt ans et ces « bougre » de trains ne brillent ni par le nombre ni par leur rapidité), nous nous sommes quand même décidés, mon voisin Branet et moi, à aller dimanche, en matinée, assister à la représentation du *Major Davel*. C'est « La Muse » : une société dramatique de Lausanne, qui interprète ce drame historique, et on peut dire sans restriction aucune qu'elle s'en tire de main de maître. On avait vu jouer cette même pièce il y a une trentaine d'années à Gingins par les Divorine du Muids, on avait trouvé cela bien beau, mais ce n'était pas à comparer comme richesse de décors, de costumes et d'interprétation avec ce qu'on a vu dimanche. Branet a pleuré à chaudes larmes, et je crois bien qu'il n'a pas été le seul, seulement, on ne veut pas qu'il soit dit...

On nous a présenté un Davel, je ne veux pas vous dire *authentique* (parce que je crains de vous faire rire et qu'on ne doit pas plaisanter sur la personnalité de notre héros national), mais une image bien fidèle et bien vraie du Davel que nous ont fait connaître nos grand-pères, de cette belle et noble figure qu'autrefois, il y a déjà longtemps, alors que nous étions sur les bancs de l'école, on nous a appris à aimer et dont on veut vénérer la mémoire !

Les années ont passé; la personnalité du noble martyr ne s'est ni effacée ni altérée dans le cœur de tous les Vaudois. Certains gens ont bien voulu essayer d'établir des comparaisons, de faire du héros un simple conspirateur ou un vulgaire mécontent, un ambitieux, que sais-je encore ! Ils n'y ont pas réussi, parce que le souvenir demeure, parce que Davel ne peut pas être comparé, parce qu'une telle noblesse de caractère et un tel dévouement pour son pays ne se rencontrent plus aujourd'hui. Davel restera Davel ! et c'est la thèse qui a été admirablement bien soutenue dans cette pièce.

Quant aux acteurs, nous leur adressons nos plus chaudes félicitations. Sans être fin connaisseur, on a quand même son jugement et on sait se rendre compte si ça va ou si ça ne va pas ! Eh bien ! on peut dire carrément : ça va et même très bien, et à tous les points de vue. Je n'ai pas l'honneur de connaître ces dames et ces messieurs les interprètes, mais je puis bien leur faire savoir qu'ils nous ont procuré une grosse émotion et un gros plaisir. On ne regrette certes pas son voyage à Lausanne !

O. D.

Mots d'enfants. — Dans le livre d'histoire biblique, Alice a lu : « Les Israélites ne pouvaient entrer dans le Temple sans que leurs oreilles tintent... Le lendemain elle récite sa leçon en classe et, d'une voix assurée, déclare que « les Israélites devaient se faire tinter les oreilles pour oser entrer dans le Temple. »



## LA DERNIÈRE MOISSON

A G. Abetel, A. Curchod et L. Desoche.



ÉTAIT l'aout flamboyant d'une belle et bonne année. Les blés mûrs resplendissaient aux derniers feux du jour et, de leurs taches vermeilles, faisaient du pied du Jura une mosaïque de teintes et de reflets d'une grande richesse. On allait moissonner. Demain ? Après-demain ?

Et l'on se réjouissait au village en supputant le nombre de gerbes que l'on engrangerait et la qualité du grain qu'elles fourniraient. Il y avait assez longtemps qu'elle se faisait attendre, la belle année ! Les sept vaches maigres avaient suffisamment vécu, elles et leurs rejetons; au tour des grasses !

Tout était prêt. Des liens à profusion; les chars remis en état; dame, il y aurait du poids à porter ! les moissonneurs pleins d'entrain; la piquette en suffisance; enfin tout, quoi !

Alors quand ?... Demain ? Après-demain ?

Sur le banc, devant la maison, Pierre Verney, son cousin Jules Verney et le voisin Jean-Abram, les yeux sur les champs dorés, devisaient.

— On a le temps, disait Jules, après-demain, un jour de soleil de plus aura mûri les blés.

— Si la grêle ne s'en mêle pas, rétorqua Pierre.

— Oh ! la grêle ! Regarde-moi ce ciel !

Jean-Abram, secouant le fond de sa pipe sur le banc, parla :

— Ne remets pas au lendemain... C'est vite fait, allez ! Je me souviens qu'en septante-quatre, à Riolaz où j'étais domestique, on a perdu au moins... oh ! ma foi, même davantage, parce que le patron avait remis le fauchage au lendemain. Il faisait pourtant un temps comme ces jours... Mais va chercher ! En une nuit, tout versé, vidé, fauché, quoi ! M'est avis qu'il faut se dépêcher pendant que tout va bien.

— La grêle n'est pas encore là, ni la pluie et ni le vent, répondit Jules.

— N'empêche; donne tes ordres pour demain, conseilla Pierre.

— Au fond, pourquoi pas ?

Et, de son pas lourd, la taille haute, le contentement marqué sur toute sa figure, Jules Verney rentra.

Son cousin Pierre resta avec Jean-Abram, poursuivant la conversation à phrases courtes entrecoupées de silences, sauf lorsque Jean-Abram monologuait ce qui, chez lui, était une habitude chère.

Pierre le laissait discourir. Abattu, l'œil fixe, la

tête rentrée dans les épaules, il restait là, silencieux. Tout en lui était lassitude et désespoir. Et c'était là un contraste tel avec l'air de satisfaction du cousin Jules, la magnificence de ce soir d'été que quiconque aurait été surpris qu'il n'eût pas su le pourquoi de cette tristesse ou qui n'eût pas compris ce que disait Jean-Abram :

— Crois-moi, Pierre, le mal n'est pas si grand. Tu as dû vendre, soit, mais ton bien reste dans ta famille. Jules saura le faire valoir, c'est quelque chose, ça, pour un vieux paysan comme toi ! Tu as vendu un bon prix, c'est quelque chose aussi; tu peux te retirer avec ta femme...

— Ou ?

— N'importe où... Ah ! c'est clair, si tes fils étaient restés au village, à la terre, comme ceux de Jules, tu n'aurais pas dû vendre...

Un silence lourd, lourd, pesa, puis Jean-Abram reprit :

— Alors, tu t'en vas toujours demain ?

— Ah ! oui. Ça me coûterait trop de voir ça : cette moisson qui n'est plus à moi rentrée dans cette grange qui n'est plus à moi. Oui, je pars demain... Et après tout, tu as raison. Pourquoi me faire du chagrin ?... La terre reste au cousin, oui, mais c'est un Verney, lui aussi, et puis... et puis... je me reposerai, j'en ai besoin... comme un vieux... comme une sale bête de pauvre vieux !

Et Pierre, brusquement, se leva, secoua la tête, fit deux pas, lança : « Et puis quoi ? C'est la vie ! » et entra à l'écurie.

— C'est la vie, Pierre, oui... Mais tu n'avais pas mérité celle-là.

Jean-Abram s'approcha tout contre la porte de l'écurie, écouta et, bourrant sa pipe, pensa : « Pleure, pauvre ami, ça soulage... » et s'en alla, se répétant : « Non, il n'avait pas mérité ça ! »

## II

Le lendemain, à la première heure, comme Jules Verney arrivait aux Larrets par quoi on allait commencer, sa surprise ne fut pas mince d'y trouver Pierre agissant sa faux.

— Alors ?... Tu ne pars pas ce matin ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Je ne peux pas... Cette moisson, ces blés que j'ai semés, il faut que je sois de la récolte... Ça te donnera un coup de main et puis... m'en aller aujourd'hui, vois-tu, je ne pourrais pas, non, je ne pourrais pas... Ça ne te fait rien ?

— Au contraire. Tu sais, je te l'ai dit, tu es chez moi comme chez toi.

— Oui... Tu me l'as dit.

Et, farouche, Pierre Verney se mit à faucher.

Sauf les quelques minutes qu'il consacra au repas, toute la journée il faucha, à grands coups de faux, sans répit, sans un mot. Il fit l'ouvrage de deux robustes ouvriers.

Le soir, silencieux toujours, il rentra, mangea la soupe à la hâte, puis : bonsoir, et se coucha.

— Le cousin est tout drôle, remarqua la femme de Jules.

Le jour suivant, on ramassa.

Comme la veille, Pierre était là, acharné, liant des gerbes énormes, soufflant, suant, mais sans un instant d'arrêt, sans qu'une parole sortit de ses lèvres, sauf, de temps à autre : « Fait chaud, J'ai soif. » Il buvait un coup de piquette et se remettait au travail.

A six heures du soir, il restait de quoi faire une gerbe, mais grosse comme deux.

Jules prit un lien, mais, suppliant, Pierre s'approcha de lui :

— Dis; laisse-moi lier cette dernière... demain je pars... alors...

— Fais !

Pierre se pencha sur la gerbe, prit le lien aux deux bouts, en entoura la gerbe et tira, tous les muscles bandés à sauter, et : han ! han ! han !

Soudain, il y eut une stupeur. On avait vu Pierre Verney se dresser, la gerbe liée, étendre les bras d'un geste immense, comme s'il avait voulu embrasser toute cette terre qui avait été à lui, et retomber en arrière, lourdement, brutalement.

Après une hésitation, Jules s'approcha.

Pierre Verney était mort.

Mort d'avoir perdu sa terre.

C. Amstein.